DISCOURS

PRONONCÉ AUX ECOLES

DE MÉDECINE

POUR L'OUVERTURE SOLEMNELLE

DU COURS

DE CHIRURGIE,

Le Dimanche 27me Novembre 1757.

Par M. ANTOINE PETIT, *Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Profesſeur de Chirurgie en Langue Françoiſe.*

Si quid noviſti rectius iſtis
Candidus imperti, ſi non, his utere mecum.

DISCOURS

SUR

LA CHIRURGIE.



IL est des tems, MESSIEURS, où chez toutes les nations & ſurtout chez les François, certains Arts, certaines Sciences prennent faveur & s'attirent une conſideration univerſelle ; par une ſuite toute naturelle, les graces, les honneurs & les dignités ſont prodigués à ceux qui les profeſſent ; les hommes aiment à décorer ce qu'ils eſtiment, ils ſemblent vouloir par-là juſtifier le cas qu'ils en font.

Depuis environ vingt ans la Chirurgie & les Chirurgiens jouiſſent parmi nous de tous ces avantages : la Faculté de Médecine le voit avec plaiſir : elle applaudit plus ſincerement qu'on ne penſe à l'illuſtration de cet Art ſalutaire.

Mais c'eſt une choſe d'expérience & d'ailleurs fondée en raiſon, que les honneurs & les autres biens acquis à titre de récompenſe des ſervices & du merite, ne ſe conſervent d'ordinaire (au moins avec dignité) que par les mêmes moyens qui ont ſervi à les acquerir : le nouvel état de la Chirurgie en France eſt le fruit des travaux & de la noble émulation des Chirurgiens, il ne ſçauroit donc ſubſiſter qu'autant que les Maîtres de cet Art ſe rendront auſſi utiles à la Societé qu'il eſt poſſible qu'ils le ſoient : or, ſont-ils parvenus à ce point deſiré ? La plus grande partie d'entre eux s'en flatte & le croit de bonne foi : & ſur leur rapport, le Public ſe l'eſt auſſi perſuadé : il y a mille choſes qui ne ſont pas mieux fondées, & qu'à force d'entendre repeter, on croit très-veritables : l'empire de l'habitude & de l'autorité eſt plus étendu qu'on ne penſe.

J'ai dû, par état, examiner cette matiére ; je l'ai fait avec attention ; & non ſeulement je me ſuis convaincu de la fauſſeté de l'opinion reçuë, mais j'ai crû m'appercevoir encore que juſqu'à ce jour, la ſéparation elle-même de la Chirurgie d'avec la Médecine loin d'avoir ſervi au bien de l'humanité, lui avoit au contraire toujours été très-nuiſible. C'eſt ainſi qu'en diſſipant une erreur on eſt étonné de découvrir de grandes vérités qui, pour ainſi dire, ſe cachoient derriére ſon ombre.

Mais eſt-il poſſible que les hommes ſi attentifs & ſi connoiſſeurs, quand il s'agit de leurs intérêts, ſe ſoient tous trompés ſur un article auſſi délicat ? Eſt-il poſſible que ce partage, qui ſubſiſte depuis tant de ſiécles, ſoit vicieux de ſa nature & nuiſible en ſoi ? Je n'ai garde de le prétendre, MESSIEURS, il n'eſt devenu tel que par le grand nombre d'abus qui ſe ſont gliſſés dans l'exercice de l'art de guérir, qui dominent aujourd'hui & qu'il faudroit détruire pour rendre cet établiſſement à ſa premiére & véritable deſtination, c'eſt-à-dire, pour en tirer tout l'avantage qu'on a droit de s'en promettre.

Je n'ignore pas combien il eſt difficile de détruire les préjugés établis & combien il eſt dangereux de les attaquer ; euſſiez-vous les vuës les plus pures & les plus droites la malignité ne manquera pas de vous en prêter d'obliques & d'intéreſſées : preſque tous les Philoſophes, qui ont éclairé l'univers, ont été les martyrs de l'humanité, & l'exemple de Socrate a droit d'effrayer ceux qui ſeroient tentés de marcher ſur ſes traces.

Dans le deſſein que j'ai formé de mettre ſous vos yeux & de

combattre cette foule d'abus & de préjugés, qui, jusqu'à présent, nous ont empêché de recueillir aucun bien du partage de la Médecine, ces considérations seroient capables de m'arrêter, si l'amour de ma patrie n'avoit dès mes plus jeunes ans gravé dans mon cœur cette maxime, que quiconque est capable de songer à son avantage particulier, quand il s'agit de l'utilité publique, n'est pas digne du nom de citoyen.

Je suis d'ailleurs convaincu que la vérité a des droits imprescriptibles, qu'on ne doit point se lasser de la montrer dans tout son jour, & qu'enfin il vient un tems où elle triomphe.

Ce tems heureux paroit s'approcher parmi nous : insensiblement notre nation sécouë le joug gothique & barbare, sous lequel elle a gemi si long tems : le génie philosophique se répand & gagne de toutes parts : on commence à se piquer de patriotisme : on s'occupe d'objets utiles, d'agriculture, de navigation, de commerce, de population. La juste administration des secours de la Médecine seroit-elle donc un objet moins intéressant ? Elle sembleroit au contraire devoir par préference mériter notre attention ; conserver sa vie est le plus important des objets qui ont droit de nous affecter, & la santé est la vie de la vie même.

Le sujet que je me propose de traiter est sec & peu susceptible d'agrémens ; mais je le préfere parce qu'il intéresse tout le genre humain : ce n'est point un discours d'apparat que vous allez entendre, MESSIEURS, je n'aspire point à la gloire de passer pour orateur : je n'ambitionne que le titre de citoyen ; si j'avois à parler à des enfans, je chercherois peut-être à les amuser : mais ayant affaire à des hommes, je ne dois songer qu'à les intéresser & les instruire ; que ne puis-je leur dire comme Themistocles aux habitans d'Andros : *Je viens à vous accompagné de deux puissantes divinités la persuasion & la force.*

Je n'affecterai point ici le ton puérilement modeste de nos faiseurs d'harangues : ceux-là seuls doivent trembler, qui guidés par la vanité ne paroissent en public que pour y faire étalage d'esprit & mandier des applaudissemens : un motif si frivole ne m'a point conduit : qu'aurois-je à redouter ? En m'acquittant d'un devoir indispensable, je ne songe qu'à servir ma patrie ; c'est la cause de l'humanité que je viens plaider devant vous : faute de talens je pourrois bien manquer mon objet : mais je connois assez mes concitoyens pour être sûr, qu'au moins ils loueront mes efforts & me sçauront gré de mon zéle.

J'entre donc avec confiance en matiére, & je me propose de prouver dans la première Partie de ce Discours, que la séparation de la Chirurgie d'avec la Médecine est en elle-même utile & nécessaire; & faisant voir dans la seconde quels sont les abus qui l'ont renduë nuisible au bien de la Societé, je proposerai les moyens de les faire cesser.

PREMIÉRE PARTIE.

TELLE est, MESSIEURS, la fatalité attachée aux choses humaines, que nulle d'elles n'est absolument exempte de quelque alliage d'imperfection : tout est ici bas mêlé de bien & de mal : le plus beau ciel n'est pas sans nuage; le plus grand homme a ses foiblesses, & souvent la fleur qui nous frappe davantage par l'éclat de ses couleurs & l'élégance de sa forme exhale une odeur forte & désagréable : les siécles les plus distingués pas l'esprit philosophique ont subi la loi commune : ils ont leur tache : c'est le gout des paradoxes; celui dans lequel nous vivons n'en est pas moins infecté que ceux qui l'ont précedé, peut-être même l'est-il un peu davantage : ne nous étonnons donc point qu'il s'y soit trouvé des écrivains, qui ayent prétendu que le partage de la Médecine d'avec la Chirurgie étoit mauvais de sa nature : qu'il étoit impossible d'en tirer aucun avantage, & que, par conséquent, il falloit le faire cesser & réunir deux professions qui n'étoient point faites pour être séparées.

Or, cette opinion a seduit bien des gens d'esprit, & rien de si commun que d'entendre dire qu'il vaudroit beaucoup mieux que le même homme fût en même tems Medecin & Chirurgien; que ce seroit une consolation pour un malade de concentrer toute sa confiance dans un seul objet; que l'exercice de l'art de guérir en seroit plus sûr, plus prompt, moins dispendieux : qu'on ne verroit jamais s'élever de ces contestations indécentes, qui troublent le malade, inquietent les assistans, dérangent quelquefois l'administration des remédes, aggravent souvent les maladies & tournent toujours au désavantage des citoyens & de l'Art lui même, qu'enfin la chose est pratiquable, puisque dans l'antiquité elle étoit constamment en usage.

Ces discours sont spécieux, je l'avoue; mais examinons la chose de plus près, & je suis persuadé que loin de convenir qu'il faille réunir & confondre les professions de Médecin & de Chirurgien,

nous serons convaincus au contraire que leur séparation est nécessaire & fondée sur les principes les plus certains du bien public.

D'abord ne souffrons pas qu'on nous fasse illusion en nous offrant le partage de la Médecine comme une régle de discipline ecclésiastique, & comme une suite de la maxime *ecclesia abhorret à sanguine* : il est vrai que plusieurs conciles ont interdit aux Clercs l'exercice de la Chirurgie, & même celui de la Médecine aux reguliers ; mais ces reglemens, dont on ne sçauroit trop louer la sagesse, quand on en connoit les motifs respectables, n'ont certainement point opéré la séparation de la Médecine d'avec la Chirurgie, puisqu'elle existoit plusieurs siécles auparavant, dès le tems d'Hérophile & d'Erasistrate ; c'est encore moins cette discipline qui l'a fait subsister jusqu'à nos jours ; il y a long-tems que les Médecins contens d'être utiles se renferment dans les bornes de leur état, on ne les voit plus aspirer aux sublimes fonctions du Sacerdoce, & plût à Dieu qu'on ne vît pas davantage d'Ecclésiastiques intéressés & de Moines avares s'ingerer de contrefaire les Médecins.

Pour vous persuader, MESSIEURS, que la Chirurgie ne doit point être réünie à la Médecine, je me garderai bien de vous dire que l'honneur de la profession de Médecin souffriroit de cet alliage & que la dignité de Docteur seroit avilie par la pratique des opérations manuelles : j'ai trop bonne opinion de ceux qui me font l'honneur de m'écouter, pour leur proposer de pareilles puérilités ; je sçai que je parle à des hommes qui loin de trouver quelque chose d'avilissant dans tout ce qui va au bien de l'humanité, ne reconnoissent au contraire de solide, de véritable gloire que dans ce qui peut y concourir, qui pensent que, s'il est honorable de soulager les hommes dans leurs maux, il doit l'être également de le faire par ses conseils ou par le secours de ses mains, & qu'enfin il n'y a rien qui avilisse réellement que l'ignorance & le vice ; il est heureusement passé ce tems de barbarie, si honteux pour l'Europe entiére, où l'on croyoit qu'il étoit de l'essence de la noblesse de ne sçavoir se servir de ses mains que pour exterminer des hommes : on se fait gloire aujourd'hui de penser que les moyens qui peuvent étendre leur felicité & resserrer la sphére de leurs maux sont tous nobles : or, la Chirurgie est un de ces moyens précieux ; elle ne peut donc qu'honorer ceux qui la professent, & le Monarque bien-aimé sous les loix duquel nous avons le bonheur de vivre, n'a fait que suivre ces principes, en accordant à plusieurs Chirurgiens distingués une noblesse parfaitement compatible avec leur état.

Ce n'eſt donc point par mépris pour la Chirurgie que je prétends maintenir ſon exercice ſéparé de celui de la Médecine, c'eſt uniquement parce que je crois que le bien public l'exige ainſi.

Certainement il eſt de l'intérêt des hommes d'être ſécourus dans leurs infirmités par des perſonnes autant expérimentées qu'il ſoit poſſible en Médecine & en Chirurgie; or, ſi l'on confond ces deux profeſſions, les Médecins ne pourront plus ſe rendre auſſi ſçavans ni les Chirurgiens auſſi habiles; en effet, n'eſt-ce pas un principe inconteſtable que l'on peut plus aiſément le moins que le plus, & qu'il eſt d'autant plus facile d'exceller dans un art, qu'il offre moins d'objets à ſaiſir? C'eſt un autre principe auſſi certain que dans les arts où les hommes médiocres ſont dangereux, où les fautes ſont irréparables, où, comme Deſpreaux l'a dit de la poëſie, *Il n'eſt point de dégrés du médiocre au pire*: c'eſt, dis-je, un principe certain qu'on ne ſçauroit trop applanir le chemin qui méne à la perfection & multiplier les moyens d'y atteindre; la Médecine eſt évidemment dans le cas que nous venons de dire; c'eſt la plus étenduë, la plus difficile & ſurtout la plus active de toutes les ſciences, elle force ceux qui la profeſſent à l'exercice le moins interrompu du corps & de l'eſprit.

Or cet exercice fourmille de détails longs, minutieux, purement d'habitude; eſt-il poſſible que le même homme occupé de ces détails, ſe livre en même tems aux ſpéculations les plus ſublimes, aux recherches les plus profondes? eſt-il poſſible qu'il obſerve la nature, qu'il lui arrache ſes ſecrets, & qu'il ſe rempliſſe l'eſprit de cette exceſſive multitude de connoiſſances, ſi variées, ſi peu liées entre elles & dont l'aſſemblage eſt pourtant néceſſaire pour former un Médecin? Il a donc fallu ſéparer ces deux objets: il étoit raiſonnable de penſer que celui qui ſe borneroit à l'une des parties y excelleroit plus ſurement que s'il étoit contraint d'embraſſer le tout: *Non omnia poſſumus omnes.*

Perſonne ne s'eſt encore élevé contre la ſéparation de la Pharmacie d'avec la Médecine, dans tous les tems, dans tous les lieux on en a ſenti les avantages, & l'on y a applaudi: pourquoi celle de la Chirurgie ſeroit-elle condamnable? Cette derniére Science eſt, ſans contredit, plus étenduë & plus difficile que la Pharmacie.

Où en ſerions nous, MESSIEURS, où en ſeroient les Sciences & les Arts ſi les diverſes fonctions, qui y ont rapport, ne s'étoient partagées comme d'elles mêmes à différens ſujets? Penſez-vous de bonne foi que le grand Deſcartes fût devenu ſi profond en géometrie,

metrie, si par état il avoit été obligé de faire le metier d'arpenteur? Pensez-vous que ce livre sublime qui fait tant d'honneur à notre siécle ainsi qu'à notre nation, *L'Esprit des Loix*, eût jamais vû le jour, si le ciel avoit condamné son illustre auteur à prêter sa voix, pour discuter au Barreau les droits ligitieux des particuliers? Pensez-vous que le Héros de Fontenoy eut porté si loin ses connoissances sur le grand & terrible art de la guerre, si, né dans un rang moins élevé, il n'eût trouvé de ressources que dans les fonctions de Major d'un Régiment? Enfin pour nous rapprocher davantage de notre objet, peut-il raisonnablement entrer dans l'esprit que l'immortel Boerhaave eût pû se livrer à ce travail immense, à ces méditations profondes, qui nous ont valu le traité de l'inflammation, s'il eût été contraint de passer une partie de sa vie à appliquer des cataplasmes sur des parties enflammées?

Convenons en donc, MESSIEURS, rien de mieux imaginé, rien de si nécessaire pour le bien public, rien qui favorise tant les progrès des sciences & des arts que ces distributions, &, s'il est permis de parler ainsi, ces partages économiques des différens emplois de la societé : par conséquent rien de si utile en soi que la séparation de la Chirurgie d'avec la Médecine.

Mais on nous objecte l'exemple d'Hippocrate qui, dit-on, sçut réunir la science & l'exercice des deux Arts, & que de tous les tems on a regardé également comme le pere de la Chirurgie & de la Médecine : mais que l'on fasse donc attention que, dans ses commencemens, l'Art étoit borné & bien différent de ce que nous le voyons aujourd'hui ; il n'en est pas des Sciences physiques comme des arts de goût & de pur agrément : à peine ceux-ci commencent-ils à éclore, qu'un genie heureux les porte quelquefois au plus haut degré de perfection dont ils sont susceptibles : Homere sera peut-être toujours le plus parfait des poëtes épiques & Demosthénes le plus éloquent des orateurs : malheureusement la marche de la Philosophie naturelle est plus lente : ce n'est que du tems qu'elle peut attendre ce qui lui manque, & quoiqu'il ne se passe pas de jour, pas d'instant peut-être, qu'elle ne fasse quelques pas vers la perfection, les siécles prendront fin avant qu'elle y soit arrivée ; nous devons, sans doute, beaucoup à Hippocrate ; nous nous faisons un devoir de l'avouer : mais ce grand homme n'avoit que des idées très-superficielles de la structure du Corps humain, & l'anatomie est devenuë une science vaste, qui demande seule une grande application & une étude très-longue ; la Physiologie, la Chimie,

ces Sciences aujourd'hui ſi étendues, ſi difficiles, lui étoient abſolument inconnuës; tout ſon ſçavoir en Botanique ſe bornoit à la connoiſſance de quelques herbes des plus familieres; il avoit, il eſt vrai, bien ſuivi la nature auprès des malades; ſes aphoriſmes ſont encore & ſeront toujours des oracles: mais nous ſommes aujourd'hui expoſés à pluſieurs maladies dont ſes heureux contemporains étoient exempts: le ſcorbut, le rachitis, les maux veneriens n'avoient point encore affligé la nature humaine: la découverte du nouveau monde nous a d'ailleurs enrichis d'une prodigieuſe quantité d'excellens médicamens ignorés de l'antiquité, & ſurtout combien en Chirurgie n'a-t-on pas inventé d'inſtrumens nouveaux? combien n'a-t-on pas imaginé de methodes inconnues aux ſiécles précedens?

Enfin, l'exemple d'Hippocrate fait d'autant moins dans la queſtion préſente, que lui-même s'étoit engagé par un ſerment ſolemnel, qu'il faiſoit répeter à ſes éléves, de ne point pratiquer l'opération de la taille: il avoit donc jugé qu'il étoit utile de ſéparer au moins cette partie de la Chirurgie du reſte de la Médecine.

Le premier homme qui, pour ſe garantir des injures de l'air & de l'intempérie des ſaiſons, s'aviſa de ſe bâtir une cabane, fut en même tems architecte, maçon, charpentier, couvreur, en un mot ſçut ſe ſuffire à lui même: pourriez vous exiger la même choſe aujourd'hui, pour la conſtruction ſeulement du moindre de vos édifices? Or, la Médecine d'Hippocrate eſt à celle de nos jours, ce qu'eſt la maiſon ſolide d'un particulier au magnifique periſtile du Louvre.

Je ne veux point vous le diſſimuler, MESSIEURS, il s'eſt trouvé dans ces derniers tems des hommes célébres, qui ont ſçu s'illuſtrer également & par leurs vaſtes connoiſſances en Médecine & leur habileté en Chirurgie: la poſtérité n'a point encore décidé ſi les Fabrices d'Aquapendente, les Hilden, les Heiſter, les Rau, les Littre, les Hunauld & tant d'autres ſçavans ſe ſont plus diſtingués par les ſervices qu'ils ont rendus à la Médecine, que par ceux que la Chirurgie a reçus d'eux: on a beaucoup fait valoir ces exemples: on a bien fait: on ne ſçauroit propoſer de trop beaux modeles à ſuivre; mais qu'en faut-il conclure? Ce que vous concluriez vous-mêmes de ce qu'on nous raconte du célébre Paſcal, qui, à peine ſorti de l'enfance, ſans aucun ſecours, enfermé ſeul dans une chambre étroite, avoit deviné preſque tout Euclide: ce que vous-mêmes vous concluriez du fameux Pic de la Miran-

dole, qui, fort jeune encore, soutint avec succès cette thèse unique, *de omni re scibili:* &, sans sortir de cette Faculté, que concluriez-vous, je vous prie, de l'exemple du Docteur Tauvry, qui avoit écrit d'une maniére supérieure sur presque toutes les parties de la Médecine, dans un âge où pour l'ordinaire on ne fait que commencer à saisir les premiers principes de cette Science? Ces hommes étoient des prodiges & les prodiges n'entrent point dans l'ordre commun des choses.

Qu'on y prenne garde d'ailleurs, un Etat n'est pas riche pour avoir un petit nombre de commerçans fameux; il l'est au contraire quand il en posséde une grande quantité d'une fortune médiocre; Jacques Cœur fut le plus riche de tous les commerçans du monde, il contribua peut-être autant par ses trésors à placer le Roi Charles VII sur le thrône de ses peres que les la Hire, les Xaintrailles, les Dunois & tant d'autres Héros par leur valeur; mais la France n'en étoit pas moins pauvre de son tems; pour jouir des avantages que l'on doit à la Philosophie, suffit-il à une nation de renfermer dans son sein quelques Philosophes du premier ordre? Montagne, l'inimitable Montagne, est, je ne crains point de l'avancer, le genie le plus heureux & le plus fort, qui ait écrit sur la Philosophie morale, peut-on dire que de son tems le peuple François fût Philosophe? Dans le tems que par les ordres de la Reine Marie de Médecis la Brosse élevoit l'élegant & superbe Palais du Luxembourg, les autres Architectes ne bâtissoient aux citoyens de cette capitale que des maisons incommodes, tristes & mal saines. Quelques genies supérieurs illustrent une nation: mais il faut pour la servir un grand nombre d'hommes simplement laborieux & intelligens: il ne suffiroit donc pas pour le bien public qu'il existât quelques-uns de ces hommes illustres, qui, à force de talens & de travail, seroient parvenus à posséder également la Médecine & la Chirurgie: ils ne pourroient porter leur assistance à tous ceux à qui elle seroit nécessaire, & pour une demi-douzaine de ceux-là, tout le reste surchargé par l'étude & l'exercice de ces deux Professions réunies, n'excelleroit ni dans l'une ni dans l'autre.

On a senti, MESSIEURS, la force des raisons qui militent en faveur du parti que nous défendons: on s'est avisé pour les éluder de changer la nature & le caractére de la Chirurgie: cette partie de la Médecine pratique n'est plus comme autrefois & comme la nature des choses l'exige, simplement l'art de rétablir

la ſanté par l'opération de la main : c'eſt aujourd'hui la ſcience de guérir les maladies externes.

Mais ceux qui par eſprit de parti ont enfanté cette ſinguliére idée, en connoiſſent eux-mêmes tout le ridicule : ils ſçavent à merveille qu'elle choque les notions les plus claires & les plus certaines, que la Médecine eſt eſſentiellement une, que c'eſt la ſcience qui comprend tous les moyens de guérir & que la Chirurgie n'eſt qu'un de ces moyens ; auſſi n'eſt-ce pas par des raiſons qu'ils cherchent à établir cette nouveauté : ils ont préſumé qu'à force de la préſenter au public, ils le forceroient enfin à s'y accoutumer ; ils ont crû qu'en la gliſſant dans un livre fait pour tranſmettre à la poſtérité nos Sciences & nos Arts, elle pourroit paſſer à la faveur du reſpect dû à l'excellence de l'ouvrage : en quoi il y a, ce me ſemble, quelque choſe de bien *mal-adroit* : car comme une tache paroît mieux dans un endroit éclairé que dans un lieu ſombre, de même une erreur frappe davantage au milieu de mille vérités.

Enfin pour derniére reſſource, ils ont prétendu qu'elle avoit été conſacrée par l'autorité du ſouverain : j'avoue que je ne connois aucun monument émané de l'autorité royale, qui puiſſe donner quelque poids à cette abſurde prétention : mais ſuppoſé qu'il y en eût, auroient-ils quelqu'effet dans un choſe de la nature de celle-ci, qui ne reſſortît qu'au tribunal de l'évidence ? Rien de ſi reſpectable que le pouvoir des Rois : mais quand il s'agit de l'eſſence des choſes * ce n'eſt pas l'autorité, c'eſt la raiſon qui décide : celui de nos Rois qui fut le plus jaloux de ſa puiſſance, Louis XI. fit de vains efforts pour changer ſeulement le nom de la ville d'Arras : l'habitude des peuples l'a fait ſubſiſter : ſeroit-il donc plus facile de changer la nature & l'eſſence même des choſes ?

Concluons donc, MESSIEURS, que nous ne pouvons avoir de la Chirurgie d'autre idée que celle qu'on en a eu de tous les tems : que cette diſtinction de Médecine interne & externe eſt abſurde ; que pour le commun des hommes, il eſt plus ſûr & plus aiſé de réuſſir dans la Médecine ou la Chirurgie ſéparément que dans ces deux Sciences enſemble, que par conſéquent la ſéparation établie de ces deux profeſſions eſt en elle-même très-utile & très-néceſſaire : voyons maintenant quels ſont les abus qui l'ont fait dégénerer, qui l'ont rendue nuiſible, & cherchons les ré-

* On prouve en Philoſophie que Dieu même ne ſçauroit changer l'eſſence des choſes & faire que la partie ſoit le tout.

medes qu'on peut apporter à ce mal : c'eſt le ſujet de la ſeconde Partie de ce Diſcours.

SECONDE PARTIE.

LES nouvelles inſtitutions ſont toujours brillantes dans leurs commencemens : on a pour elles une certaine ferveur qui leur donne de l'éclat; mais inſenſiblement tout s'uſe & tout s'altere ; & que l'indolence prenne la place du zéle , que l'indifférence ſuccéde à la ferveur la plus vive; qu'en conſéquence tant d'établiſſemens avantageux dans leur origine dégénerent tous les jours au point de conſerver à peine un reſte de luſtre & d'utilité : cela ne vous étonne point, MESSIEURS, l'habitude de voir ces choſes vous les fait preſqu'enviſager comme naturelles & indiſpenſables : mais qu'une choſe utile dans ſon principe change abſolument de nature & dévienne réellement nuiſible , c'eſt ce qui a droit de vous ſurprendre, & c'eſt cependant ce qui eſt arrivé au partage de la Médecine.

Il étoit fait pour hâter les progrès de cette Science & il les a retardés: il promettoit à la Societé des Médecins & des Chirurgiens excellens, chacun dans leur partie, & il n'a fourni en général que des Docteurs ſans expérience & des opérareurs maladroits : il devoit favoriſer la juſte adminiſtration des ſecours médicinaux, il n'a ſervi qu'à y jetter des difficultés ſans nombre, qu'à lui enlever toute ſureté, &, ce qui eſt plus fâcheux encore, je le dis en gemiſſant, il en a privé preſqu'entiérement la plus grande & la plus chere partie de l'humanité.

Je vous vois fremir à ce début, MESSIEURS, & moi-même, je l'avoue, ce n'eſt qu'à regret que j'expoſe à vos yeux un tableau ſi deſagréable & ſi ſombre : mais dois-je vous laiſſer dormir plus long-tems au bords du précipice ? Et quand je puis déchirer le voile fatal dont les mains impures de l'erreur couvrent vos yeux, ne ſerois-je pas criminel de le laiſſer ſubſiſter ?

Il n'eſt malheureuſement que trop aiſé de démontrer que la ſéparation de la Chirurgie d'avec la Médecine s'eſt de fait oppoſée aux progrès de cet Art : on compte plus de douze cens ans depuis cette époque juſqu'au renouvellement des Sciences en Europe, & dans ce long eſpace de tems la Chirurgie loin de s'accroître, s'anéantit au contraire preſqu'entiérement, par l'oubli profond dans lequel les découvertes des Grecs & des Arabes furent plongées.

Qu'on juge par le trait ſuivant du néant dans lequel cet art étoit tombé ; ſous le regne de Louis XI un Franc archer de Meudon attaqué de la pierre ayant été condamné à être pendu pour les vols qu'il avoit faits, les Médecins de cette Faculté obtinrent du Roi la permiſſion d'eſſayer ſur lui l'opération de la taille, laquelle ayant été faite avec ſuccès, cela fut regardé dans le tems comme une choſe merveilleuſe ; on en étoit venu à ce point d'ignorance d'avoir beſoin d'éprouver ſur des criminels condamnés à mort une opération parfaitement décrite dans Celſe & que de ſon tems on pratiquoit preſqu'auſſi communément que de nos jours.

Voici quelque choſe de plus frappant encore : quand à la fleur de ſon âge le Roi Louis XIV fut attaqué de la fiſtule à l'anus, quoique l'opération, qui convient à ce mal, ſoit des plus ſimples, il ne ſe trouva cepandant aucun Chirurgien en France qui ſçût la faire & l'on fut obligé de raſſembler pluſieurs perſonnes attaquées de la même maladie, afin que Felix alors Chirurgien du Roi tentât ſur elles l'opération & s'exerçât à la pratiquer, & malgré toutes ces précautions, celle que l'on fit au Roi ne reuſſit qu'imparfaitement & laiſſa des ſuites fâcheuſes, qui durerent autant que la longue vie du Monarque.

Il ne faut pas s'imaginer que cette craſſe ignorance fut l'inévitable effet du partage de la Médecine : nous avons prouvé qu'il devoit naturellement avoir des ſuites plus heureuſes : ſi donc celles-ci ont eu lieu, cela dependit uniquement de la maniére vicieuſe dont le partage fut fait.

Les Médecins, par une inconſidération impardonnable, confiérent à leurs eſclaves le ſoin des opérations de Chirurgie : ce qu'on devoit attendre arriva : l'Art languit & ſe perdit enfin dans des mains ſi abjectes : l'honneur nourrit les Arts : l'aviliſſement les anéantit.

Les anciens Chirurgiens de Paris, gens libres & lettrés, auroient dû, ſuivant toutes les apparences, rélever leur Art & l'illuſtrer: mais ils ſe livrerent à d'autres études : ils ſe piquerent de Latin & de Philoſophie, & la Chirurgie reſta dans ſon état d'anéantiſſement.

Ces deux vices ſe ſuccéderent l'un à l'autre : ils n'exiſterent que dans des tems différens ; notre ſiécle les a malheureuſement raſſemblés. La plus grande partie de nos barbiers a l'ignorance des eſclaves, & preſque tous nos Chirurgiens lettrés négligent leurs fonctions naturelles pour courir après des objets étrangers.

Il faudroit donc pour modérer ces excès, d'une part écarter de la Chirurgie tout alliage de fonctions basses & serviles, & de l'autre forcer les Chirurgiens à ne jamais perdre de vuë l'opération manuelle.

Or, on ne sçauroit exécuter ces choses qu'en introduisant universellement pour les Chirurgiens *la nécessité de l'étude des lettres :* car de la borner, comme on l'a fait à la capitale, c'est la chose la plus revoltante ; n'est-ce pas dire aux habitans des provinces que leurs vies & leur santé intéressent moins l'Etat que celles des Parisiens ?

Ainsi loin de murmurer contre la loi si sage qui vient de rappeller les Chirurgiens à l'étude des lettres, je ne me plains que de ce qu'elle est bornée à cette ville, & je fais les vœux les plus ardens & les plus sincéres pour que la sagesse du Souverain l'étende à tout le Royaume entier.

Mais tout réglement pour être utile suppose de la bonne foi dans l'exécution : il est clair que celui-ci ne seroit d'aucun avantage, si, feignant d'y satisfaire, les Chirurgiens après avoir produit en public un Candidat, pour y estropier en begayant quelques mots Latins qu'on lui souffle, recevoient comme Chirurgien lettré un homme qui sçauroit à peine rendre les premiéres idées de son art dans sa langue maternelle.

Le croiroit-on ? nous serions trop heureux, MESSIEURS, si le ralentissement des progrès de la Chirurgie étoit le seul préjudice, que l'Etat eût souffert du vice qui s'est glissé dans la séparation de cet Art d'avec la Médecine ; nous avons à lui reprocher des maux bien plus graves ; il a privé la Societé de Médecins expérimentés, pour la surcharger d'une multitude innombrable de Chirurgiens sans talens & sans connoissances. Il ne faut pour se convaincre de cette fâcheuse vérité que jetter un moment les yeux sur l'état présent des choses.

Depuis qu'en France les Barbiers se sont emparés de la Chirurgie, ils ont fait descendre cette Profession dans la classe des metiers les plus communs, & comme c'est le propre de ces sortes d'états de fournir un débouché facile & sûr pour une infinité de citoyens nés sans biens & dont l'éducation a toujours été fort négligée, il est arrivé qu'une très-grande quantité de ces hommes s'est jettée dans la Chirurgie : en conséquence de quoi le nombre des Chirurgiens s'est multiplié beaucoup au delà du nécessaire & l'Etat s'en est, pour ainsi dire, trouvé inondé ; or, il a fallu que ce

déluge de gens rendus inutiles par leur excessive multiplication trouvât les moyens non seulement de subsister, mais encore de fournir à une sorte de luxe (tout état à le sien) : il s'en manque beaucoup que la Chirurgie puisse les offrir ces moyens : cette Profession ne sçauroit occuper qu'un assez petit nombre de sujets ; la nécessité a donc forcé les Chirurgiens à jetter la faulx dans la moisson d'autrui : ils ont cherché dans l'exercice de la Médecine une subsistence que leur propre état leur refusoit.

Il en a dû couter sans doute à d'honnêtes gens de s'emparer sans aucun droit du champ d'autrui : il est naturel de présumer que les premiers Chirurgiens, qui se sont ingérés d'une profession qu'ils n'avoient point étudiée, qui leur étoit interdite par les loix & qui met celui qui l'exerce sans science & sans caractére dans le cas de commettre des homicides journaliers & par conséquent d'être une peste publique, il est, dis-je, à présumer qu'ils ne l'ont fait qu'en tremblant, avec modération, & maudissant tout bas la malheureuse nécessité qui les y contraignoit.

Mais ces tems sont bien changés : comme il n'y a point de désordre avec lequel, à la faveur de l'impunité, on ne se familiarise à la longue, les Chirurgiens d'aujourd'hui regardent la Médecine comme leur domaine ; ils l'exercent publiquement sans droit & sans connoissance : les loix & l'honneur se taisent, personne ne s'avise seulement de songer à l'énormité du désordre, personne ne prend garde au grand nombre de citoyens à qui il en coute la vie tous les jours.

Or, les Médecins privés de leurs fonctions par l'avidité des Chirurgiens, ne sçauroient se perfectionner dans une science, qui demande absolument une expérience que la pratique peut seule donner : car ce n'est pas assez de posseder les principes de cette science salutaire, il faut encore, & c'est ce qu'il y a d'excessivement difficile, il faut en sçavoir faire l'application sur les malades, : c'est là ce qui caractérise le vrai Médecin ; c'est ce talent qui a consacré les noms des Baillou, des Fernel, des Houllier, des Duret, & de tant d'autres Docteurs de cette illustre Faculté. Or, personne n'en disconvient, on ne peut acquérir ce talent si nécessaire, qu'en s'y exerçant de bonne heure, qu'en s'y appliquant avec une extrême attention, une patience à toute épreuve, & pour ainsi dire avec opiniâtreté ; comment voulez-vous que les jeunes Médecins le fassent ? Ce n'est que chez le peuple qu'ils pourroient se livrer à cet exercice, & les Chirurgiens sont

en possession de les en écarter. Leur jeunesse, ce tems si précieux pour l'étude, se passe donc loin des Malades, & par conséquent en pure perte pour eux & pour la Société ; & quand, dans un âge plus avancé, le public les appelle à son secours, plusieurs d'entr'eux, faute de pratique, ont eu tout le tems d'oublier ce qu'ils avoient appris de leurs Maîtres ; & ceux qui par bonheur s'en souviennent encore, commencent trop tard à en faire usage, & ne parviennent que rarement à exceller dans une profession, où les hommes médiocres sont souvent bien dangereux.

Ce n'est pas la seule connoissance des regles du dessein & des proportions, qui fait les Peintres & les Sculpteurs : sans un long & sçavant exercice, les le Sueur, les le Brun, les Mignard, les Puget & les Girardon, n'auroient point été l'ornement de leur siécle, l'honneur de leurs Arts & celui de notre Nation.

Pendant que les Chirurgiens s'occupent des fonctions étrangeres, & qu'ils enlevent aux Médecins les moyens d'acquérir l'expérience que leur état exige, ils perdent de vuë leur Art lui-même ; & quand il s'agit d'une opération un peu grave, leur inexpérience les force d'avoir recours à quelques-uns de ces hommes distingués, qui ont sçu se préserver de la contagion commune, qui se sont bornés à leur état, & à qui le public, pour récompense de leur mérite, donne à juste titre sa confiance.

Un Voyageur qui, pour apprécier les richesses d'un Etat ne considéreroit que le faste effrené de la Capitale, s'y prendroit sans contredit fort mal ; il faudroit, pour en porter un jugement sain, qu'il en parcourût les Provinces, & qu'il vît la misere qui le plus souvent régne dans les campagnes. De même un homme qui jugeroit de l'état de la Chirurgie en France, par celui où nous avons l'avantage de la voir à Paris, entre les mains de plusieurs Chirurgiens célebres, se tromperoit certainement beaucoup. Mais qu'il le considere partout ailleurs, hors de cette Ville, il ne manquera pas d'en prendre une juste idée, & de convenir de la vérité de ce que nous venons d'avancer.

Pour que dans un Etat le nombre des Médecins & des Chirurgiens fût en proportion des besoins, celui des premiers devroit être très-grand : les maux qui demandent le secours de la Médecine, sont très-fréquens & multipliés à l'infini. Il faudroit que celui des derniers fût fort petit : les cas chirurgicaux ne sont pas communs. Or, le contraire s'est fait parmi nous : & pour comble de desordre, les Chirurgiens, quoique déja trop

nombreux de beaucoup, ont encore abandonné à d'autres la plus grande partie de leurs fonctions. Presque tous les accouchemens se font par des femmes, qui, pour la plupart, sçavent à peine lire : il y a des gens qui, sous le nom de Herniaires, sont en possession de traiter les descentes. Les opérations qu'on fait sur les dents appartiennent aux Dentistes. Je ne sçai combien de Charlatans, soi disans Oculistes, courent la France : & dans nos Provinces, le peuple s'adresse aux Bourreaux pour la réduction des fractures & des luxations.

Tout le trouble vient donc, me dira quelqu'un, de ce que les Chirurgiens abandonnent leur Art pour faire la Médecine. Seroit-il donc impossible de porter une loi qui leur en interdise l'exercice ? Mais, MESSIEURS, la loi est toute faite ; & quoique fort sage, elle ne sçauroit avoir d'exécution. Il y a dans Paris plus de six cens Citoyens qui, sans autre titre que celui de Chirurgiens, vivent du produit de la Médecine : la Chirurgie n'en pourroit au plus employer qu'un cent ; comment ferez-vous subsister la multitude restante, si votre réglement s'exécute à la rigueur ?

Je sçai bien que les Athéniens avoient une loi qui défendoit à tout citoyen, sous peine de mort, de se faire traiter dans ses maladies par d'autres que par les Médecins avoués de la République : l'esprit de cette loi est très-bon ; il nous fait entendre que la vie de chaque particulier appartient à l'Etat, & que l'équité ne lui permet pas d'en disposer sans l'aveu de l'Etat lui-même : mais dans la constitution présente des choses, une pareille loi est évidemment impraticable parmi nous. Ce qui fait le mal c'est qu'il y a trop de Chirurgiens ; il suffira donc d'en diminuer le nombre excessif : qu'on les force d'être lettrés, la chose se fera d'elle-même, & tout rentrera dans l'ordre.

Avec du bon sens & de l'équité, il n'est pas difficile à tout homme d'imaginer une loi juste & utile en apparence. Combien en avons-nous de cette espece qui sont sans vigueur ? Admirables en elles-mêmes, des obstacles insurmontables en empêchent l'exécution. Le grand art du Législateur est de mettre le peuple à portée de suivre comme de lui-même les loix qu'il lui prescrit.

Ainsi que les vertus, les vices se tiennent par la main ; & jamais un désordre ne manque d'en attirer un autre. Faites-y la plus légére attention, MESSIEURS, il ne vous sera pas difficile de sentir que celui dont nous nous plaignons, a dû rendre l'administration

des ſecours de la Médecine plus embarraſſante, plus difficile, moins sûre, & qu'enfin tout le peuple a dû en être privé.

En effet, y a-t-il rien de plus embarraſſant pour un Médecin que de diſcerner le vrai caractere d'une maladie qu'un traitement mal entendu aura forcé de prendre des ſymptomes différens de ceux qui lui ſont naturels? Dans les maladies graves, les momens ſont précieux; tout dépend des commencemens. Y a-t-il rien de plus difficile que de guérir, quand les inſtans qu'il falloit ſaiſir pour entamer la guériſon, ſont perdus ſans retour?

Bien ſouvent le Malade eſt encore plus embarraſſé que le Médecin: les conſeils que celui-ci lui donne paſſent en revue devant le Chirurgien, qui, preſque toujours hors d'état d'en pénétrer les raiſons ni les motifs, pour ſe donner un air d'importance & de connoiſſeur, blâme ouvertement ceci, ſuſpend ſon jugement ſur cela, refuſe ſouvent d'exécuter ce qui eſt preſcrit, applaudit quelquefois d'une maniere équivoque & propre à faire naître des doutes, & ne ſemble s'approcher du Malade que pour bannir de ſon eſprit le calme & la tranquillité, ſi néceſſaires pour la guériſon; les Aſſiſtans prennent de-là occaſion d'excéder le Médecin de demandes importunes & ridicules, de doutes mal fondés, & vont quelquefois juſqu'à faire à ſes ordonnances des changemens d'une dangereuſe conſéquence. Cependant le mal gagne; le Médecin dérouté s'efforce en vain d'y mettre obſtacle; & la mort qui vient terminer les jours & l'inquiétude du Malade, excite de vains regrets, ſans faire naître le moindre remords dans le cœur de ceux qui l'ont fait deſcendre ſous la tombe.

Qu'on juge d'après cette peinture fidelle, ſi parmi tant d'abus il peut y avoir de la sûreté dans l'adminiſtration des ſecours de la Médecine. C'eſt encore pis quand il s'agit des cas chirurgicaux: alors la plus grande partie des Chirurgiens écarte ouvertement les Médecins; ils prétendent pouvoir ſe ſuffire à eux-mêmes: autant les vrais ſçavans ſont modeſtes, autant les demi-ſçavans ſont-ils pleins de vanité. Les Chirurgiens nourriſſent celle de leurs Eleves par leur exemple, & par des diſcours & des écrits dont le but eſt de leur perſuader que leur Art eſt plus ancien & plus certain que la Médecine elle-même; comme s'il n'étoit pas évident que les hommes ont obſervé les propriétés médicinales de leurs alimens, avant d'oſer faire des opérations ſur un corps de la ſtructure duquel ils n'avoient pas la moindre idée; comme ſi le Chirurgien étoit plus sûr de guérir par l'opé-

tation qu'il fait, que le Médecin par le purgatif qu'il ordonne. Il arrive, en conséquence de ces préjugés, que les Chirurgiens affectent de dédaigner les conseils des Médecins : c'est pourtant, quoi qu'on en dise, des principes de la Médecine que la Chirurgie emprunte ce qu'elle a de certitude & de succès.

Enfin, quel est celui d'entre vous, MESSIEURS, qui refusera de convenir, que dans l'état actuel la Nation se trouve privée des bienfaits de la Médecine, quand il sçaura que les habitans de nos campagnes, ceux de nos petites villes, le bas peuple des grandes, & cette multitude infinie d'hommes utiles qui montent nos vaisseaux, n'ont, pour les secourir dans leurs infirmités, que des Chirurgiens qui ne peuvent absolument sçavoir la Médecine, puisqu'il est de fait qu'ils ne l'ont pas étudiée.

Si tous les Chirurgiens étoient forcés d'être lettrés, leur nombre excessif diminueroit insensiblement. Si dans le même tems ils se remettoient en possession des parties de leur Art, qu'ils ont mal à propos abandonnées, ils trouveroient dans le seul exercice de la Chirurgie de quoi s'occuper utilement pour eux & pour la patrie ; cet exercice les feroit exceller dans leur Art, & ils n'auroient ni le tems, ni l'envie d'aller troubler les Médecins dans l'exercice de leur profession ; ils auroient plus de science, par conséquent moins de présomption, & ils ne rougiroient point de prendre & de suivre les bons avis que les Médecins sont en état de leur donner. Ceux-ci, d'autre part, rentrant dans leurs fonctions naturelles, ils seroient à même d'acquérir toute l'expérience dont ils ont besoin : assurés desormais d'une considération marquée & d'une subsistence honnête, un plus grand nombre de jeunes gens s'adonneroit à l'étude de la Médecine, & l'iroit pratiquer dans nos campagnes, dans nos petites villes, & sur nos vaisseaux ; l'administration des secours de notre Art redeviendroit aussi facile, aussi sûre qu'elle doit l'être ; enfin toute la Nation se ressentiroit de cette heureuse révolution ; elle jouiroit du précieux avantage de posseder des ministres de santé aussi parfaitement instruits que la foiblesse humaine le peut permettre ; & cette infinité de citoyens utiles, qu'une mort prématurée moissonne chaque année, conservés à la patrie, en feroient l'honneur, la force & l'ornement.

Mais je vois déja la plupart d'entre vous, MESSIEURS, se récrier contre ce projet : je vous entends vous dire les uns aux autres, que s'il avoit lieu, nos campagnes & nos petites villes n'au-

roient plus de Chirurgiens : eh ! c'eſt préciſément ce que nous deſirons. Les Chirurgiens y ſont inutiles , & même nuiſibles ; ce ſont les Médecins qui ſont néceſſaires dans ces lieux : les Barbiers continueroient à y faire les ſaignées ; & s'il ſurvenoit des cas où les grandes opérations ſeroient néceſſaires , les pauvres auroient toujours la faculté de ſe faire tranſporter aux Hôpitaux voiſins, & les riches ne trouveroient aucune difficulté à faire venir auprès d'eux un Opérateur habile.

D'ailleurs , qu'on y réfléchiſſe , il n'y a dans tout ceci aucune innovation réelle : les Barbiers de nos campagnes peuvent ils , de bonne foi , être regardés comme des Chirurgiens ? Où ſont ceux d'entre eux qui oſent faire les moindres opérations ? Relativement à la Chirurgie les choſes ſont donc en effet dans l'état que je propoſe ; & plût à Dieu , que par rapport à la Médecine , elles y puiſſent venir un jour !

Croyez-vous , me dira-t-on , que des gens lettrés , des Médecins , ſe déterminent jamais à s'aller enſévelir dans l'obſcurité de nos campagnes ? Mais d'autres citoyens , également lettrés , des Eccléſiaſtiques reſpectables y vont bien. Quel eſt le Diocèſe en France où les Evêques manquent de Sujets pour remplir les Cures de la campagne ? Il ne faudroit qu'un Médecin pour y faire le ſervice dans l'étendue de ſix paroiſſes. Qu'on attache de la conſidération à ces places ; cela eſt aiſé & ne coûte rien à l'Etat , & les Sujets ne manqueront pas : les hommes ſe tournent toujours du côté des diſtinctions ; elles ont plus de force ſur leur eſprit que l'intérêt lui-même.

Les conquêtes des Romains, leur domination immenſe , ſont les objets qui frappent & qui éblouiſſent les yeux du vulgaire : l'excellence de leur adminiſtration politique , l'entente ſupérieure des plus petits détails du Gouvernement , la ſageſſe des Loix qui y ont rapport ; voilà ceux qui font l'admiration du Sage , & qui le forcent à regarder les Romains comme le peuple le plus digne de l'Empire de l'Univers. Or , ces hommes ſi éclairés avoient établi que dans chaque diſtrict , ſuivant ſon étendue , il y auroit un certain nombre de Médecins entretenus aux dépens du tréſor public. Pourquoi ſeroit-il donc ſi difficile de former en France un pareil établiſſement ? Quoi ! la plus petite de nos villes , par un zèle mal entendu , fournira ſans peine aux beſoins de trente ou quarante oiſifs , qui ne vivent que pour eux , & l'on voudra nous perſuader qu'elle ſeroit foulée d'entretenir un ſeul homme utile ,

un Médecin, qui vivant pour ſes concitoyens, en ſeroit le conſervateur & le pere ?

Je m'attends bien encore qu'on ne manquera pas de m'objecter que les Chirurgiens lettrés ont laiſſé tomber leur Art, & que ce ſont les Barbiers qui l'ont relevé : mais n'eſt-il pas naturel de préſumer que l'anéantiſſement des anciens Chirurgiens lettrés ſervira d'exemple & d'avertiſſement à leurs ſucceſſeurs, & qu'il les engagera à tout mettre en uſage pour ſe garantir d'un pareil ſort ?

Quant aux Barbiers, c'eſt bien injuſtement qu'on leur attribue la gloire de la reſtauration de la Chirurgie ; cet honneur n'eſt dû qu'aux Docteurs de cette Faculté : ſans les leçons de ces Maîtres illuſtres, qu'auroient fait les Barbiers ? Ils n'ont été que les ſimples inſtrumens, & non les cauſes du changement favorable que leur état a éprouvé.

L'exemple de quelques-uns d'entre eux, & ſurtout celui du célebre Paré & de M. Petit, prouve, il eſt vrai, qu'il eſt quelquefois poſſible de devenir bon Chirurgien ſans être lettré : mais ce qui n'arrivoit que rarement, ce qui faiſoit un phénomene, arrivera preſque tous les jours, & ne ſera plus qu'une choſe ordinaire.

Colbert, ce génie né pour le bonheur de la France, ce protecteur zélé des Arts, des Sciences & des Talens, ce Miniſtre patriote, actif, intelligent, à qui le ſiécle de Louis XIV. doit la plus grande partie de ſon luſtre & de ſon éclat, le grand Colbert étoit ſi peu lettré, qu'il n'entendoit pas même la langue Latine : ne ſeroit-il pas ridicule d'inférer de cet exemple, qu'il ſeroit néceſſaire d'interdire l'étude des Lettres à ceux qui ſont appellés au gouvernement des Nations ? Bourſaut n'a pû ſe former ſur les grands modèles de l'antiquité, dont il ignoroit les langues ; en ſçut-il moins ſe faire un rang parmi les Ecrivains élégans, & les Poëtes les plus aimables? faudra-t-il donc pour cela regarder comme inutile l'intelligence du Grec & du Latin ? De ſemblables exemples, tout brillans qu'ils ſont, ne ſont point une regle ; ils ne ſont que des exceptions à celle qui eſt établie.

Qu'on ne murmure donc plus contre le partage de la Médecine ; il eſt inſéparablement lié au bien de l'humanité : c'eſt l'abus qu'on en a fait qui nous a privés des avantages que nous devions en attendre. Vous connoiſſez le moyen unique de le faire ceſſer ; c'eſt à vous, JEUNES ELEVES, à le mettre en pratique. Si l'étude des Lettres a formé votre eſprit & vos cœurs, vous ſerez en éta de

ſentir, de goûter & de ſuivre les grands principes de toute ſociété humaine ; vous aurez horreur de l'eſprit de vertige, qui fait laiſſer ſon héritage inculte pour ravager le terrein d'autrui ; vous déteſterez l'orgueil de ceux qui aiment mieux laiſſer périr leurs concitoyens, que de les ſauver en faiſant un léger ſacrifice de leur amour propre : amis de l'ordre vous ne rougirez point de vous borner à votre Art ; vous l'enrichirez de nouvelles découvertes ; citoyens utiles vous ſerez honorés & chéris de votre patrie, & vous éprouverez cette joie ſi vive & ſi pure dont les ſeuls bienfaiteurs du genre humain jouiſſent, que rien n'altere jamais, qui l'emporte ſur tous les autres biens, & qui ſera toujours le prix le plus doux & le plus flatteur des travaux d'un homme vertueux.

De l'Imprimerie de la Veuve QUILLAU, Imprimeur-Juré-Libraire de l'Univerſité & de la Faculté de Médecine, rue Galande, 1757.